



GIORGIO SILVESTRINI

Né en 1985 à Palerme. Vit à Paris.

Cet épouvantail flanqué d'une parodie de costume d'homme de loi et d'une tête en forme de boule évoque certes de très près les personnages de théâtre d'ombres de Chirico, voire ceux, végétalisés, d'Arcimboldo. Mais chez cet artiste italien diplômé des Beaux-Arts de Paris, il s'agit moins de chosifier les êtres vivants que d'humaniser les choses.

◀ Général II, 2015

Vanités contemporaines

NATURE MORTE NÉO-POP? HAIKU DE SUPERMARCHÉ? ENTRE SATURATION RUTILANTE ET OBJETS BIZARRES, LA PALETTE DES PEINTRES SE CHARGE D'UN FATRAS INSOLITE. INVENTAIRE.

La peinture reste le lieu d'un formidable inventaire et d'un arrangement d'objets inanimés de toutes sortes. Si l'on retrouve dans cette armoire picturale l'esprit des natures mortes des intérieurs bourgeois, qui rapportaient les images du foisonnement des choses de ce monde, on y trouve aussi tout un fatras inédit, qui n'aurait jamais trouvé sa place dans les tableaux d'antan. Voilà donc, plus qu'une catégorie fourre-tout, un genre dont le fourre-tout est devenu le sujet. À l'image de ces essaims jubilatoires et écœurants de burgers, tacos, cigarettes, pastèques, frites, ordinateurs ou rouleaux de papier-toilette dont l'Américaine Katherine Bernhardt tartine la surface de ses toiles, comme on remplit un Caddie. Armand Jalut entrelace quant à lui sur un même plan, très lisse, barquettes en aluminium et perroquets, machines rutilantes et pamplemousses juteux, tandis que Laurent Proux passe aux rouleaux d'une thermoformeuse les jambes, les troncs et les bras d'un pantin Arlequin démembré. La peinture sature

et l'étagage des choses à sa surface vire au trop-plein. Dès lors, d'autres peignent des objets de peu, de rien du tout, voire simplement des bribes de choses dans un focus hors de la réalité, comme le Chinois Zhang Enli et ses bouts de tuyaux traversant mollement la toile, ou encore le jeune Giorgio Silvestrini, mettant en scène avec douceur des bouts de tissu ou des feuilles de papier qui, subtilement pliés, prennent des allures anthropomorphes. Des matériaux inertes qui semblent à deux doigts de s'animer. Et qui entretiennent entre eux de muettes conversations. Les assemblages de volumes et de formes imaginés par Maude Maris relèvent de cette approche fantasmagique des choses et de la peinture qui s'affiche là, dans des teintes claires, vertes, mauves et blanches, comme une forme de chambre froide où se cultiveraient de nouvelles espèces ni animales, ni botaniques, ni minérales, mais un peu des trois, s'arrangeant pour se combiner dans un ordonnancement intuitif échappant à la raison. ♦